

# Dans la fabrique du maître de Croisset

LE MONDE | 19.12.1999 à 00h00 • Mis à jour le 19.12.1999 à 00h00

PIERRE BARTHELEMY

UN DES PRÉJUGÉS que Flaubert dénonçait dans son Dictionnaire des idées reçues, décapante recension des stéréotypes de son époque, consistait - consiste encore ? - à croire que ce que fait l'artiste « ne peut s'appeler travailler ». Après tout, cet écrivain n'a laissé qu'une poignée de romans. Cependant, l'imprimé n'est que la face émergée d'un iceberg de pages. « Je gâche un papier considérable », écrit-il le 3 novembre 1851 à sa maîtresse, Louise Colet, qu'il voit peu à l'époque, tant l'accapare la rédaction de Madame Bovary. En 1857, le roman, sa première oeuvre publiée, paraît en deux tomes totalisant 490 pages. Les brouillons et travaux préparatoires en comptent 4 700. Ce rapport de un à dix s'avère constant chez Flaubert. Grâce à cette mine de papier gratté à la plume d'oie, les généticiens littéraires ont patiemment reconstitué un processus magique : l'accouchement d'un chef-d'oeuvre. Ils ont pu en quelque sorte s'asseoir derrière l'épaule de l'écrivain, parfois entrer dans son cerveau et y décomposer le processus de création.

Depuis vingt ans, Pierre-Marc de Biasi habite dans la fabrique du maître de Croisset. « Le secret de Flaubert, confie-t-il, est de commencer par ne pas écrire. Le premier moment de la création est strictement mental. Flaubert se couche et se livre à une sorte de rêverie dirigée, à un travail d'élaboration des images du flux narratif. Même si le cinéma n'existe pas encore, on peut dire qu'il se fait un film, grâce à cette faculté qu'a l'esprit de construire en images le discours de la langue. Il visionne et revoit les scènes en imaginant les décors, les costumes, la couleur des épisodes, etc., jusqu'à ce que les séquences s'enchaînent. » Nourri de lectures et de recherches, ce scénario est enfin couché sur le papier en style télégraphique. Sur quelques pages s'étale ainsi un pense-bête de séquences d'images, un résumé mnémotechnique qui servira de trame à l'auteur.

ULTIME CONDENSATION Celui-ci entre enfin en rédaction. S'opère un curieux et impressionnant mouvement de dilatation. Chaque fragment du scénario se développe comme un bourgeon qui s'ouvre. L'oeuvre enfle d'autant plus que son géniteur la développe dans toutes les directions, même contradictoires. « Flaubert explore dans ses brouillons toutes les virtualités du sens, et le généticien peut ainsi admirer le panorama de presque tout ce que l'auteur a imaginé, explique Pierre-Marc de Biasi. Par ailleurs, il n'y a pas encore d'autocensure. Ainsi, dans l'avant-texte de Madame Bovary, la problématique sexuelle est évidente et s'exprime en des termes très crus. »

Sur le plan matériel, Flaubert rédige sur des pages grand format, avec des marges imposantes et de grands espacements entre les lignes. Il retravaille jusqu'à ce que ces blancs soient comblés. Il enregistre les modifications en les recopiant sur un espace qui occupe maintenant environ deux pages. Et il recommence. Après cinq ou six versions, le texte s'est dilaté presque à outrance.

Le troisième et dernier moment de l'écriture peut commencer. « Flaubert va supprimer 40 % de la masse textuelle dans une phase de condensation, décrit Pierre-Marc de Biasi. Des paragraphes entiers disparaissent au profit d'une phrase, d'un bout de phrase, voire d'un mot. La condensation est parfois extrême : au lecteur de se débrouiller, de poser des hypothèses de sens pour reconstituer ce qui s'est passé. Pour Flaubert, un vrai texte devait être une partition que le lecteur devait interpréter pour se l'approprier. »

Mais tout cela ne peut fonctionner que s'il y a envoûtement, charme. D'où une recherche de musicalité qui gouvernait bien souvent le choix du mot. Le fameux mot « juste » devait l'être avant tout sur le plan musical, et non sur le plan sémantique ou historique. Ainsi, au début d' Hérodias, Flaubert évoque les cités de Judée visibles de la citadelle de Machaerious. Il dispose d'une liste mais, dans son énumération, il donne délibérément à une ville le nom d'un torrent, car sa sonorité lui convient mieux. Le romancier, qui se considère comme un artisan, dispose, pour contrôler les assonances, tester le rythme et les qualités musicales de ce qu'il écrit, d'un outil très personnel : le gueuloir. L'écrivain lit son texte à haute voix, le hurle même pour mieux entendre ce qui accroche, considérant qu'un défaut musical indique une imperfection du sens. Cette exigence de fer l'amène parfois à effectuer jusqu'à cinquante versions pour une seule page...

Le 15 avril 1852, Flaubert écrit à Louise Colet : « Quand mon roman sera fini (...), je t'apporterai mon manuscrit complet par curiosité. Tu verras par quelle mécanique compliquée j'arrive à faire une phrase. » Louise Colet ne

verra jamais le manuscrit de Madame Bovary. Les deux amants vont rompre en 1854, avant qu'il ne soit terminé. Il faudra attendre plus d'un siècle pour que quelqu'un d'autre le rouvre et y découvre le génie en action.

PIERRE BARTHELEMY

En savoir plus sur [http://www.lemonde.fr/archives/article/1999/12/19/dans-la-fabrique-du-maitre-de-croisset\\_3600744\\_1819218.html#ohUol2YkVpjszeIs.99](http://www.lemonde.fr/archives/article/1999/12/19/dans-la-fabrique-du-maitre-de-croisset_3600744_1819218.html#ohUol2YkVpjszeIs.99)